

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Alice Munro, Yann Martel, Miguel Almeyda Morales

Hélène Rioux

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2010). Review of [Alice Munro, Yann Martel, Miguel Almeyda Morales]. *Lettres québécoises*, (138), 30–31.

☆☆☆☆

Alice Munro, *Du côté de Castle Rock*, traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Montréal, Boréal, 2009, 352 p., 27,95 \$.

Histoires d'une famille

Le dernier titre d'Alice Munro est présenté comme un recueil de nouvelles. Moi, je l'ai lu comme un roman.

À cause, sans doute, de l'unité parfaite de l'ensemble, ce fil qui relie chacun des textes. Au fond, ces définitions ont de moins en moins d'importance. Les genres ont désormais tendance à se confondre, et c'est parfois pour le mieux. Quoi que j'en pense, l'auteure, elle, considère ses textes comme des nouvelles.

Au cours de ces années, j'étais aussi occupée à écrire un ensemble de nouvelles différentes des autres. Elles ne furent pas incluses dans les livres de fiction que j'assemblais à intervalles irréguliers. Pourquoi? J'avais le sentiment qu'elles n'y avaient pas leur place. Sans être des mémoires, elles étaient plus proches de ma propre vie [...], j'y explorais une vie, la mienne, mais pas d'une manière austère ni avec un respect rigoureux des faits. C'était moi-même que je plaçais au centre et j'écrivais au sujet de ce moi...

(p. 10), nous confie Alice Munro dans l'avant-propos.

Donc, des nouvelles librement autobiographiques qui se lisent comme un roman.

UNE LONGUE HISTOIRE FRAGMENTÉE

L'auteure élabore son récit à partir de lettres, d'extraits de journaux intimes, d'inscriptions sur des pierres tombales.

Le tout débute dans la vallée de l'Ettrick, en Écosse, d'où sont originaires les ancêtres de la narratrice. En voyage là-bas,



ALICE MUNRO

celle-ci se rend au cimetière où repose Robert Laidlaw, son arrière-arrière-arrière-grand-père. *Du côté de Castle Rock* nous raconte, par fragments, l'histoire de cette famille emblématique.

La première partie se déroule avant la naissance de la narratrice. Nous croisons, en Écosse, des personnages hauts en couleur, bergers comme ce Will O'Phaup et

sa ribambelle d'enfants, puis les enfants de ces derniers. Ils sont parfois illuminés, parfois cocasses, souvent pathétiques, toujours profondément humains. Nous apprenons comment leurs descendants ont un jour, poussés par la misère et l'espoir d'une vie meilleure, traversé l'océan et se sont installés en Ontario. Leurs amours, leurs espoirs et leurs déceptions nous sont racontés. L'auteure glisse parfois une observation, toujours juste, sur les mœurs de l'époque.

...si la femme aux moutons de poussière sous les lits avait lu les gros livres, eût-elle été pardonnée? Je ne le crois pas. C'étaient les femmes qui la jugeaient, et les femmes jugeaient les femmes plus durement qu'elles ne jugeaient les hommes. (p. 139)

La narratrice est au centre de la deuxième partie. Dans « Des pères », un texte troublant, nous la retrouvons enfant, avec deux camarades de classe: l'une déteste son père, l'autre est trop aimée du sien. À l'adolescence, elle connaît l'éveil de sa sexualité avec un garçon un peu étrange. Plus tard, elle travaille un été comme bonniche dans une famille peu sympathique qui habite sur une île. Elle se marie. Et à la fin, comme par magie — celle de l'écriture —, la boucle est bouclée, tous les fragments s'emboîtent. On est émerveillés devant la fresque.

☆☆☆☆

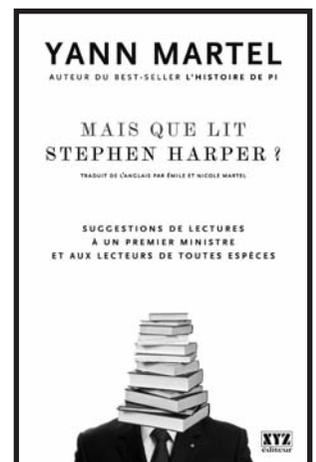
Yann Martel, *Mais que lit Stephen Harper?*, traduit de l'anglais par Émile et Nicole Martel, Montréal, Les Éditions XYZ, 2009, 262 p., 25 \$.

Correspondance à sens unique

Sidé, et profondément blessé, par le mépris que Stephen Harper, premier ministre du Canada, semblait témoigner à la culture en général et à la littérature en particulier, Yann Martel a décidé de lui envoyer une lettre toutes les deux semaines, et ce, depuis le 16 avril 2007. Dans chaque lettre, il commente le livre qu'il lui fait parvenir dans le même envoi. Le premier ministre, hélas, ne répond pas.

Domage, parce qu'on aurait bien aimé, à l'occasion, savoir si M. Harper avait lu le livre proposé, connaître sa réaction. Un dialogue aurait pu s'amorcer. L'image glacée, figée, se serait peut-être humanisée. On pense à Voltaire et autres philosophes du Siècle des Lumières qui correspondaient avec les grands de leur époque — Catherine de Russie, Frédéric de Prusse. Despotisme éclairés ou non, au moins ces gens-là répondaient à leurs lettres. Aux lecteurs que nous sommes, ce plaisir sera refusé.

Au fond, qu'importe, puisque cette correspondance à sens unique est à présent réunie, du moins jusqu'au 20 juillet 2009, dans un recueil paru sous le titre de *Mais que lit Stephen Harper?* Nous ne le savons pas, mais nous apprendrons ce que lit l'auteur, Yann Martel, et pourquoi.



MAIS QUE LIT YANN MARTEL ?

On apprend beaucoup sur une personne quand on sait ce qu'elle lit. Est-ce pour cela que le premier ministre répugne à répondre? Craindrait-il de trop se livrer en confiant ce qu'il lit? Yann Martel, lui, le dit avec une grande simplicité — beaucoup d'humilité aussi. Et on apprend beaucoup sur lui.

Conscient qu'un premier ministre est très occupé, Martel s'est donné comme contrainte de ne lui envoyer que des livres courts. N'empêche que l'éventail des œuvres proposées est vaste et éclectique. D'Agatha Christie à Larry Tremblay en passant par Tolstoï, Mishima, Voltaire, Marc Aurèle — sans oublier Michael



YANN MARTEL

Ignatieff —, il suggère sans rien discriminer romans, nouvelles, poésie, théâtre, biographies, albums pour enfants, scénarios, bandes dessinées. Les auteurs, morts ou vivants, sont canadiens, québécois, russes, suédois, américains, japonais, colombiens, français, anglais et autres. Chaque lettre est suivie d'une notice biographique.

Il propose des livres qu'il a aimés, bien sûr, *La mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï, par exemple, pour «la clarté et la précision» de l'observation, l'aspect actuel et universel de ce livre écrit en Russie en 1882; ou *The Uncommon Reader*, pour l'ironie, l'humour et la légèreté non dénuée de substance du propos. Mais il sug-

gère aussi des livres qu'il n'aime pas. Écoutons-le parler de *Fictions*, de Jorge Luis Borges, un recueil de nouvelles qu'il avait peu apprécié il y a vingt ans, et dont la relecture ne l'a pas davantage impressionné:

Il y a chez Borges un échec à s'engager dans les complexités de la vie, les complexités de la vie matrimoniale ou parentale, ou même, dans n'importe quel autre engagement émotif. [...] Et donc, ma conclusion cette fois-ci, tout comme ma déduction initiale déconcertée, reste: c'est du travail juvénile, ça. Pourquoi donc vous envoyer un livre que je n'aime pas? (p. 200)

Il y a les valeurs sûres, *Le petit prince*, *Lettres à un jeune poète*, *Le vieil homme et la mer*, disons. Mais il y a aussi des surprises. Ainsi, Yann Martel a envoyé *Los Boys* de Junot Díaz, dont il n'avait «jamais entendu parler, non plus que de son auteur». Il a par la suite appris que celui-ci venait de remporter le prix Pulitzer. Il y a des livres achetés dans des librairies d'occasion — dans l'un d'eux, une photo de groupe, neuf inconnus, s'échappe. Il y en a un autre qu'il fait dédicacer par l'auteur. Des trésors, quoi.

Ce livre est également irrésistible pour une autre raison: bien que les lettres soient toutes adressées à Stephen Harper — l'auteur lui donne parfois son avis sur des décisions politiques, le félicite d'avoir gagné ses élections, lui souhaite un joyeux Noël —, on en vient presque, à cause du ton intimiste, sans doute, à avoir l'impression d'en être le destinataire. On a hâte de lire — j'allais dire d'ouvrir — la suivante, on voudrait répondre qu'on a aussi apprécié tel roman, moins tel autre, qu'on va certainement lire celui-ci, mais que celui-là ne nous convient pas. On s'étonne qu'il ait négligé tel titre qui nous a tellement marqué, on voudrait faire à notre tour des suggestions.

Pour ceux qui connaissent peu la littérature, c'est une excellente initiation. Et pour ceux qui, comme moi, l'aiment d'amour, un pur enchantement.

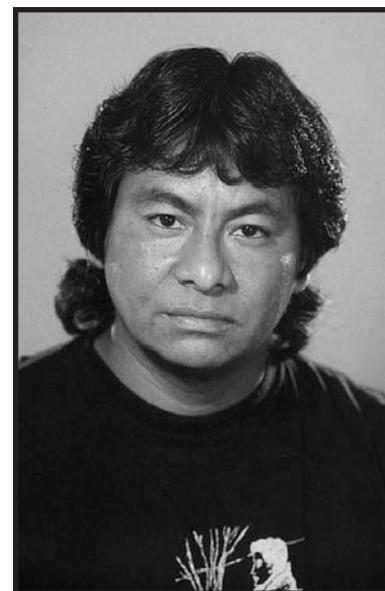
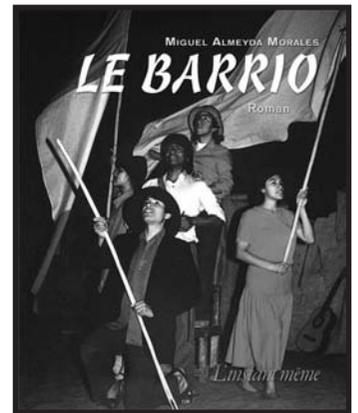
☆☆☆

Miguel Almeyda Morales, *Le barrio*, traduit de l'espagnol (Pérou) par Pierrette Richard, Québec, L'instant même, 2009, 129 p., 20 \$.

Le théâtre comme thérapie

Interné dans un hôpital psychiatrique, Ángel Morales, sujet à de graves crises d'angoisse, se voit confier la responsabilité de former une troupe de théâtre avec ses compagnons d'infortune.

Entre première et troisième personne, ce roman polyphonique, traduit avec beaucoup de sensibilité par Pierrette Richard, alterne les extraits du journal d'Ángel, l'élaboration d'une création collective avec les patients, les souvenirs du *barrio* — ou bidonville. Les personnages, tous des écorchés vifs, finiront par exprimer, chacun à sa manière, l'insoutenable douleur de vivre qui est la leur. Il sera question de trahisons, des séquelles de la guerre fratricide qui a déchiré le pays, des obsessions des protagonistes. Cela ne se fait pas sans heurt. Mais la délivrance doit emprunter ce chemin, et il faut qu'à la fin la vérité éclate. La vérité? Ángel en doute parfois.



MIGUEL ALMEYDA MORALES

Je n'ai aucune putain d'envie d'écouter ces fous pitoyables raconter leur vie, des vies qui ne sont peut-être même pas les leurs, mais plutôt une projection de leurs cauchemars. (p. 78)

Dans la préface, Robert Lepage se dit impressionné par ceux qui ont choisi de donner une voix aux exclus.

Quand je pense que, pour plusieurs, créer veut dire résister et que résister signifie, malheureusement dans bien des régimes, mettre sa vie en danger, ma fascination pour ces artistes se transforme en admiration... (p. 11)

En ce sens, *Le barrio* est certes un livre admirable.

Conteur, poète et scénariste, Miguel Almeyda Morales a lui-même fondé une troupe de théâtre à Lima. Désormais coopérant volontaire, il partage son temps entre le Québec et le Pérou, où il travaille comme animateur dans les bidonvilles de la capitale. ■